

L'Œil du lézard

RICHARD HELL

L'Œil du lézard

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par François Lasquin et Lise Dufaux*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Toute ma gratitude à la Fondation Rex.

Des extraits de ce livre ont précédemment paru dans les périodiques suivants : *The Portable Lower East Side*, *Sensitive Skin*, *Rolling Stone* (édition australienne), *Chelsea Hotel* (Allemagne) et *Purr* (Grande-Bretagne), ainsi que dans les anthologies *A Day in the Life* (Automedia, New York), *Jungles d'Amérique* (AAC, Paris), *AM Lit* (Druckaus Galrev, Berlin). Les chapitres 1 et 2 ont été enregistrés sur CD (T/K Records et CodeX). Je remercie les éditeurs.

L'édition originale de cet ouvrage
a paru en 1998 chez Scribner
sous le titre : *Go Now*.

ISBN 978.2.8236.1160.1

© Richard Meyers, 1996.

© Éditions de l'Olivier, 2017, pour la présente édition.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

1980. Le soleil se lève. Mes yeux s'ouvrent. Houla... me voilà réveillé une fois de plus. Mon lit schlingue, mais c'est l'odeur de chez moi. L'odeur de mon refuge. Par contre, j'ai l'impression que les draps se dissolvent en infimes particules sur ma peau, et ça m'agace. En plus, il y a la lumière du matin : bête, ponctuelle, gonflée de son importance, laide à faire peur. Elle a une tronche de gardien de prison. Elle m'exaspère, et de nouveau je me sens accablé de fatigue.

Pourtant, je me réveille. Je sais d'où vient le problème : j'ai tellement maigri qu'il n'y a plus rien entre mes terminaisons nerveuses et mon cerveau. Tout me frappe avec une force exagérée. Ce flot de lumière dehors. Le jour est comme un océan gigantesque appuyant sa face imbécile contre les fenêtres et les murs de mon appart. Je suis seul, naufragé, coulé.

N'empêche, je suis jeune et beau.

Je tourne la tête, je l'enfonce dans l'oreiller et je hume l'odeur de mes aisselles. Oh non. Je le sais bien pourtant. Je l'ai toujours su, mais ça remonte à la surface comme une bribe de rêve, la petite hantise dont on se souvient tout à coup et qui vous illumine, comme quand on comprend en un éclair que si quelque chose a subtilement changé dans la

maison c'est parce qu'il y a le feu : l'odeur âcre, puissante, métallique qui émane des glandes sudoripares quand on est en manque d'héroïne.

J'ai fait l'erreur de me réveiller une fois de plus. C'est horrible d'entamer la journée par une erreur... J'entame chaque journée avec un petit temps de retard, et l'effet d'accumulation jouant, je me retrouverai bientôt mort avant même d'être vraiment né.

C'est le printemps. Pas moyen de m'empêcher de gamberger. Même à New York, le printemps a une odeur. Odeur des gaz d'échappement dans l'atmosphère humide, avec par-ci par-là des pointes d'air marin et de senteurs végétales qui font toujours planer une subtile promesse de croisières et d'expansion. L'héro qu'on vient de faire chauffer a cette odeur-là.

J'imagine la foule grouillant sur les trottoirs, tous ces gens dont la tête n'arrête pas de cliqueter et de bourdonner, l'esprit plein de grandes ambitions, d'horaires à respecter, des avanies qu'ils ont subies au petit déjeuner, des vexations que va leur infliger leur patron, et mon propre esprit se vide complètement comme il le fait toujours quand je bute sur une équation trop compliquée. Je n'y comprends rien. Je n'arrive pas à trouver le fil.

Je repousse les draps.

Je suis seul et je me dis que la dope a au moins ça de bon. Avec elle, on a toujours une conscience aiguë de sa solitude. Tout à coup, j'ai envie de pleurer.

Je me lève, nu, et dans le même mouvement j'attrape mon gros ceinturon de motard accroché à la poignée de la porte, juste à côté du lit, et me glisse dans le living en rasant le mur,

pour ne pas être vu par la fenêtre. Je libère la cordelette qui retient le store en bambou effiloché enroulé à mi-hauteur, et il s'abat avec un claquement sec, comme un remords qui vous poigne l'espace d'un instant. Je place le ceinturon sur le dossier d'une chaise, face au canapé, puis je passe dans la cuisine, je remplis un verre d'eau, je me munis d'une poignée de papier cul et d'un flacon en plastique d'alcool à 90. Après avoir regagné le living, je pose le papier cul, le flacon et le verre d'eau sur la chaise et je sors ma cuillère et ma seringue du tiroir secret de la table qui fait face au canapé. À l'endroit où je m'assieds sur le canapé, mon poids a laissé un creux permanent d'où irradie une frange irrégulière de brûlures de cigarettes. La cuillère, dont le dessous est d'un noir charbonneux, contient un morceau de coton durci au centre d'une tache brunâtre. Mon dernier shoot d'hier soir. Je plonge la seringue dans le verre, j'aspire un peu d'eau et je la fais gicler dans la cuillère. En usant de la pointe de l'aiguille, je décolle le bout de coton et je le fais tourner dans le liquide trouble pour dissoudre jusqu'au moindre grain qui y serait resté emprisonné. Je craque un bouquet de cinq ou six allumettes détachées d'une pochette, place la flamme sous la cuillère. Il faut que ce soit stérile, que tout se dissolve. Des bulles se forment, une fine volute de vapeur s'élève. Décantation. Concentration. J'aspire le fluide clair dans la seringue à travers le filtre, j'appuie un petit coup sur le piston pour en chasser les bulles d'air, et je la pose sur la chaise. Je débouche le flacon d'alcool, je place le papier cul contre l'ouverture, je le renverse, et je trace un sillon le long de mon avant-bras gauche à l'aide de ce tampon à l'odeur rafraîchissante. J'enroule le ceinturon autour de mon

biceps, et je fais pénétrer la pointe de l'aiguille dans la grosse veine qui saillit au creux de mon coude. De l'ongle du pouce, je relève un peu le piston. Un filet de sang se forme dans le liquide. J'ai fait mouche. Je donne du mou au ceinturon, j'enfoncé le piston, je retire l'aiguille.

Merde. Je ne sens pour ainsi dire rien.

Enfin, j'ai tué cinq minutes, c'est toujours ça de pris. Que faire à présent ?

À l'aide de mon tampon, j'efface l'insignifiante petite goutte de sang noirâtre de mon bras couturé de cicatrices. Je regarde autour de moi.

Mon apparté a l'air d'une caverne.

Quand j'étais gosse, on allait souvent à la chasse aux cavernes. Il y a plein de cavernes dans le Kentucky. Dans les champs et les prés, autour de la banlieue où j'ai grandi, on les repérait grâce aux bosquets isolés qui marquaient les creux où les cultivateurs évitaient de labourer. On s'armait de bougies, de sandwiches et de lampes électriques et on partait les explorer. On se couvrait de boue. On dénichait des crânes d'animaux minuscules, des salamandres. Assis autour d'un feu, on tirait des plans sur la comète. On se racontait qu'on allait s'enfuir de chez nos parents, s'installer dans les cavernes, et qu'on ne se manifesterait plus au monde civilisé que sous la forme de brigands-guérilleros à la Jesse James, surgissant comme des visions délirantes au milieu des supermarchés, lançant des coups de main audacieux contre des cuisines laissées imprudemment ouvertes pour nous ravitailler en pain, en saucisson et en piles, traversant les jardins de banlieue au

grand galop, à peine le temps d'être aperçus du coin de l'œil, en un éclair, avant de regagner l'obscur bournier qui nous servait de repaire.

Rien n'était pire que de se retrouver enlisé là-dedans. Chaque fois qu'on explorait une caverne, c'était avec l'espoir d'y découvrir une grotte aussi vaste qu'une pièce d'habitation. On faisait toujours chou blanc, mais on ne savait jamais à quoi un tunnel allait aboutir. C'est ça qui nous excitait. On avançait pouce par pouce, en rampant sur le ventre, en plongeant à chaque fois dans une espèce d'infini rocheux, en nous tortillant comme des vers dans l'obscurité glaciale. La sueur et l'eau des parois nous coulaient dans les yeux, des roches aiguës nous raclaient l'occiput, et nous espérions que l'étroit boyau allait soudain s'épanouir en château. Et là-dessus, on s'apercevait qu'à force de se frayer un passage, on ne pouvait plus avancer ni reculer. On était pris au piège, enveloppés de rocs. Une terreur claustrophobique faisait éclore en nous des espèces de missiles géants qui tantôt explosaient, tantôt retombaient morts. Parfois, ces fusées musculaires nous propulsaient en arrière avec une telle violence qu'on se retrouvait libres. D'autres fois on s'abandonnait, l'espace d'un instant, et la sensation était merveilleuse. Le nez dans de minuscules ruisseaux, on rêvait de vengeance et de décomposition, les paupières pleines des étincelants joyaux du manque d'amour. Ensuite, la peur et le désir irréprensible de sauver sa peau reprenaient le dessus.

Cette idée ne m'était encore jamais venue. Je me saisis d'un calepin pour y noter les similitudes entre le passé et le présent.

J'ai envie de pisser. Je viens de me shooter et j'ai envie de pisser. Mauvais signe. Ça veut dire que d'ici deux heures, mon mal va me reprendre.

Je range mon matos. Je pisse un coup puis je retourne dans la chambre, je passe un slip kangourou et un Levi's noir hyper-moulant qui a deux jolis trous bordés de brun aux cuisses depuis que je l'ai mis au four pour le faire sécher plus vite, un soir que j'avais un gig. Je boutonne ma chemise à rayures cintrée, avec manches raccourcies aux ciseaux, effrangées comme il faut, et j'enfile de grosses chaussettes en coton bien épais, dont l'odeur ne m'a pas semblé suspecte. Ensuite, je prends le téléphone que j'avais mis à côté du lit, je le ramène jusqu'au living, je le pose par terre, devant le canapé, et je m'assieds à ma place habituelle.

Je suis là, assis. Je sens ma bite à l'intérieur de mon futsal, chaude, lourde, pleine de force. Si je me branlais, tiens ? Ça fait plusieurs jours que je n'ai pas joui. C'est comme chier ou pisser, on ne peut le faire qu'à l'extrême bord d'une défonce.

Pluie de poussière. Le squelette sort sa bite. Houla. Le plaisir, comme des tessons effilés, comme des bouts de triangles qui ricochent à l'intérieur du corps, en faisant un tintouin de tous les diables. Houla. Ça va toujours très vite, après le premier fixe de la journée. Une vraie inondation. Ça a un côté convulsif, un peu épileptique même. Pour un peu, on verrait des étoiles.

Et puis ça passe, et le seul résultat c'est qu'on est un peu plus vide, les sens trop en éveil, trop à vif pour se laisser aller à la douceur plus qu'un court instant. C'est une satisfaction

inconsistante, un peu comme de se goinfrer de pop-corn. Je remonte mon froc, laissant la sensation m'envahir pendant l'espace de temps qui lui est imparti.

Le soleil s'est levé pour de bon à présent. Il entre à flots par toutes les fenêtres, ça fait trop de lumière pour moi. Le jour est là, réclamant son dû. Qui appeler ? Est-ce que tout le monde est aussi à sec que moi ? On peut toujours gratter dix dollars quelque part. Ou vingt. Est-ce qu'il me reste des livres vendables ? Vais-je remettre ma guitare au clou ? J'ai au moins cette possibilité-là.

Je me les caille un peu. Le printemps est la saison la plus froide, parce que la température dépasse tout juste le niveau à partir duquel ces pourris de proprios ont le droit d'arrêter la chaudière, et ils en profitent un max.

Drring. Au poil. Mon charme fonctionne toujours. Ça veut dire au moins dix dollars. Quiconque m'appelle à cette heure-là sait forcément à quoi s'attendre.

C'est Chrissa. Ça ne va pas être facile. On a des rapports un peu trop profonds, dans un moment comme celui-ci ça tombe mal. Mais je sais qu'elle est solvable et qu'elle tient à mon amitié.

- Chrissa, je pensais justement à toi.
- C'est vrai ? C'est gentil.
- Gentil ? Oui, c'est gentil.
- Ça l'est.
- Pourquoi tu me téléphones ?
- Pour te rappeler qu'on a rendez-vous avec Jack.
- Oh merde. J'avais complètement oublié...

– Je voulais te rappeler de ça. T'as pas besoin de souci à te faire. Jack pense de toi le plus grand bien. Il a un plan à te proposer.

Des fois, Chrissa parle d'une drôle de façon. C'est parce qu'elle est française.

– Oui bon, mais je ne suis pas très d'attaque aujourd'hui.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Ben, je me sens pas très bien et je suis fauché comme les blés. Mon frigo ressemble à une ville fantôme. Ça me fout le moral par terre... Je viens de me réveiller avec ça, ça me prend la tête, et je suis à court d'idées...

– Tu as faim ?

– Oui, j'ai un peu les crocs. Il me reste des flocons d'avoine... Je vais pas mourir d'inanition, mais... Passer encore une journée comme ça, moi...

– Quoi ?

– J'ai plus un seul bouquin à vendre. Je veux pas remettre ma guitare au clou. J'ai une répète tout à l'heure, et comme Jay, mon voisin de palier, est en tournée, je vois pas à qui je pourrais en emprunter une. Tout ça, c'est la faute aux enfoirés de ma maison de disques...

– Ah bon.

– Je dois toucher des droits la semaine prochaine, mais mon avocat veut jamais rien m'avancer...

– Tu veux m'emprunter du fric ?

– Si tu pouvais me passer vingt dollars, ce serait génial. Je te les rembourserai dans huit jours, dès que mon avocat m'aura filé la thune.

– T'en fais pas pour ça... Mais tu te conduiras bien avec Jack, d'accord ? C'est important.

– Promis. Je ferai des étincelles. Je te revaudrai ça, Chrissa... Mais tu pourrais pas aller jusqu'à vingt-cinq dollars ? J'ai une petite dette à rembourser, aussi...

– O.K., mais passe tout de suite alors, je dois sortir.

– J'arrive.

Je raccroche. Je suis aux anges, et en même temps j'ai l'impression d'être couvert d'une espèce de bave gluante. Mais bientôt la clarté aveuglante que répand ma bonne étoile dessèche la bave, la transformant en une pellicule très fine. Je hausse les épaules, je m'étire, la pellicule s'écaille et tombe, je retrouve mon innocence. Une fois de plus, je suis paré pour les huit heures à venir.

Me voilà parti pour chez Chrissa. J'aime pas être dehors. N'importe quel bruit un peu trop sonore pourrait me faire sursauter, ça me fait peur. Je vis depuis si longtemps dans cette ville que plus rien ne me paraît nouveau, plus rien ne me paraît intéressant. J'ai du mal à trouver un itinéraire le long duquel je ne risque pas de tomber sur des personnes de connaissance et de me rendre compte qu'elles craignent pour ma santé mentale parce que je me force à les regarder dans les yeux pour leur montrer que je ne suis pas fou, avant de m'esquiver brusquement, ce qui me fait paraître plus fou encore.

Je suis une espèce de robot réglé pour aller frapper à une porte, palper ma petite obole, et passer aussitôt à la suivante. N'empêche, je me sens bien. Ça me fait plaisir de revoir Chrissa. Ces temps-ci, je ne l'ai pas beaucoup fréquentée. C'est moche d'être obligé de la taper d'emblée, mais ça n'a pas l'air de la contrarier. Elle a les moyens. Je lui revaudrai ça dès que j'aurai touché mon chèque. Peut-être que je lui offrirai un super-dîner, avec champagne et caviar. Ou mieux encore, un petit séjour à la campagne. Avec moi. Elle pourrait encore m'aimer, sûrement. Je ne veux pas penser à ce que j'éprouve

pour elle. Dès que j'effleure cet endroit sensible, mon esprit fait un grand bond en arrière. Vingt-cinq dollars. Pour l'instant, c'est tout ce qu'elle représente à mes yeux. J'adore ses seins. J'adore son cul. Ses fesses ? Son arrière-boutique ? Je ne trouve pas de mots pour qualifier cette partie de son corps. J'aimerais skier dessus. M'en chasserait-elle d'un sourire ? Rien que d'y penser je me sens en porte-à-faux, elle me donne souvent ce sentiment-là, et ça m'horripile.

Elle me connaît trop bien. Je lui ai fait trop d'excuses. Je lui ai confessé trop de choses. Et pas les choses qu'il aurait fallu. Elle m'a vu flancher trop souvent.

Pourquoi est-ce que je me raconte des choses pareilles ? Suis-je vraiment une épave ? Je pouffe de rire, un passant me jette un bref coup d'œil et se détourne aussitôt.

Le printemps : il fait chaud, mais pas assez encore pour que les poubelles empestent. Tous ces vieux avec des chiens. Ils sont grotesques. Comment peut-on se laisser aller à devenir vieux et à se trimballer avec un clebs plein de puces au milieu de cet immense coupe-gorge ? Pour moi, ils ne sont que du papier peint. N'empêche, cette existence aurait rudement besoin d'un coup de peinture.

Mais bon, rien ne change jamais. Il me suffit d'imaginer que je voyage dans le temps, et tout redevient intéressant. Quel est cet endroit ? Je marche dans la Dixième Rue, où de fiers Portoricains (fiers, ils ont de quoi l'être, puisqu'ils ont survécu jusqu'à l'adolescence et se font un max de blé) échangent de petits sachets d'herbe contre des billets de cinq dollars. Quand on voit les billets comme ça, en plein soleil, on a toujours l'impression qu'ils sont recouverts d'une patine

argentée que l'on pourrait souiller d'un coup de pouce. Que ce n'est qu'un tour de passe-passe, que si les gens ne feignaient plus d'y croire ils se désintégreraient.

Un jour que je marchais seul dans la Quatorzième Rue, dont l'aspect m'a toujours paru médiéval, j'ai eu une espèce d'illumination, je m'en souviens. J'ai brièvement perçu l'univers dans ce qu'il a d'intemporel. Tout le monde m'est apparu dans la dignité de son destin, de son origine, de sa condition : chacun de ces êtres était une incarnation distincte des possibilités qu'offre la vie terrestre, chacun représentait un mot prononcé par le monde. Mais je me dis aujourd'hui que la race humaine touche à sa fin, qu'elle va comprendre que ses tentatives pour percer les mystères de la création et réaliser ses potentialités, les lignes qu'elle a tracées en recherchant désespérément la connaissance, la beauté et l'harmonie (la richesse et le pouvoir) ont fini par dessiner une sorte d'auto-portrait, et que c'est une trogne affreuse, brutale, égoïste. Plus les rides s'accumulent à la surface de la terre, plus le visage qui apparaît sur ce portrait gagne en netteté, et notre fin est de plus en plus proche. Bientôt, le monde nous effacera et se remettra à sa planche à dessin. Peut-être que les dinosaures auront droit à une deuxième chance.

Chrissa habite au dernier étage d'un immeuble de St. Mark's Place. Je m'aperçois que je lui en veux de m'obliger à m'appuyer sept étages à pied pour lui emprunter vingt-cinq dollars, et ça me fait un peu honte.

En arrivant là-haut, je la trouve assise sur le parquet, fouillant dans un petit meuble à classeur. En la voyant, j'éprouve

deux choses. Je suis heureux d'être vivant et j'ai l'impression d'être resté sur la touche, d'avoir été exclu de la vie à tout jamais. Merde merde merde. Je hais la vie réelle, celle où des gens qui existent vraiment, qui ont des désirs et des intentions à eux, me regardent, attendent quelque chose de moi, me jugent, me collent une étiquette. Je préfère ma vie imaginaire, celle où Chrissa et moi sommes unis pour l'éternité depuis le premier regard que nous avons échangé, il y a cinq ans.

Comment ai-je pu vieillir assez pour dire « il y a cinq ans » ? Si j'ai pu arriver à vingt-neuf ans, je pourrai aussi bien arriver à quarante. C'est une idée qui me tarabuste depuis quelque temps.

– Salut Chrissa, qu'est-ce que tu fabriques ?

– Je cherche des photos pour un boulot que je viens de décrocher.

– Ah bon... Tu sais ce que j'étais en train de me dire ? Une de mes récentes lectures m'a appris que les Grecs pensaient que le passé était devant eux, et l'avenir derrière. Parce que, tu comprends, le passé, c'est ce qu'on voit, ce qu'on connaît, ce qu'on a vraiment en face de soi, alors que l'avenir... on l'a toujours dans le dos. En plus, sa composante principale est justement le passé. C'est une idée assez réconfortante, tu ne trouves pas ?

– Si. Toi, tu voudrais vraiment que ton avenir soit derrière toi.

– Ne remue pas le couteau dans la plaie.

– Ton fric est là. Je sais que tu es pressé.

– Ces Grecs, comment ils faisaient pour être tellement philosophes ? D'accord, c'est eux qui ont inventé le mot.

N'empêche, ils avaient toujours une perception globale des choses. Ça devait être à cause de leurs dieux. Nous, on n'a pas de dieux, on n'a que des stars. Leurs dieux étaient comme des hommes. Nous, on est tellement dégénérés qu'on traite des hommes comme des dieux. Tu t'imagines, si Liza Minnelli, Al Green ou Clint Eastwood étaient capables de nous métamorphoser en canards ? Là, on deviendrait philosophes.

Elle rit. Super. Ça va me porter bonheur. J'ai encore du ressort. En sortant d'ici, je ne laisserai pas un trop mauvais souvenir.

Mais ce n'est qu'une étape dans ma poursuite quotidienne du fixe, et dans la mesure où elle le sait, dans la mesure où elle en admet la réalité, elle est bien obligée de me mépriser. Ça casse ma baraque. C'est comme si elle avait découvert une de mes vanités secrètes, comme si elle m'avait surpris en train de me pavaner devant un miroir en m'envoyant des baisers, et ça ne me donne que plus envie de me débîner.

– Pour Al Green, je me ferais volontiers canard, dit-elle, mais notre dieu du moment est Jack, qui t'a dans ses petits papiers pour je ne sais quelle raison tordue. J'espère que tu l'apprécies, dans notre intérêt à tous. Peut-être que toi, tu as épuisé toutes tes chances, bien que tu arrives toujours à te rattraper, je dois l'admettre, mais comme je suis partie prenante dans cette affaire...

Elle peut être dure quand elle s'y met. Elle ne me lâchera pas, je le vois bien. Elle a les pieds sur terre, elle. Je ramasse les billets.

– À plus, lui dis-je, puis j'ajoute : Je ferai ce qu'il faut, Chrissa. Je sais que tu as raison. Quel que soit le projet de

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Corlet Imprimeur S.A. à Condé-sur-Noireau
Dépôt légal : mai 2017. N° 1157 (0000000)
Imprimé en France